bécasse et du *Horla*, dans *Le train fantôme* où il a rassemblé une trentaine d'histoires extraordinaires et comiques. Ces histoires sont brèves, mais d'un naturalisme souvent expressif. Elles atteignent leur but qui est d'émouvoir ou d'amuser.

On a fait à M. Han Ryner la réputation d'être un philosophe doublé d'un conteur, une manière de Socrate coiffé de la perruque de Voltaire. Mais si cette réputation n'est pas usurpée, ce n'est point son dernier livre, *Prenez-moi tous*, qui la justifiera à mes yeux... J'ai cherché, en vain, trace d'atticisme dans ce récit qui enveloppe dans un marivaudage assez fade une peu plaisante priapée.

M. Georges Simenon qui vient de publier, coup sur coup, deux romans policiers : *M. Gallet décédé* et *Le pendu de Saint-Pholien*, a le mérite de nous présenter un nouveau type de détective : le commissaire Maigret, lequel doit moins ses succès à son imagination qu'à son entêtement, à sa subtilité qu'à sa logique. C'est un brave homme, au surplus, et qui sait que la lettre de la loi n'est pas toujours conforme à l'esprit de la justice. Aussi classe-t-il les deux affaires dont il a trouvé la clef. Je laisse au lecteur le plaisir de le suivre dans ses recherches. C'est ingénieux et captivant.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Reprise de la *Vie Parisienne*, de Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Jacques Offenbach, au théâtre Mogador.

Voilà un ouvrage de gaieté qui passe allégrement de génération en génération. On trouve dans les ennuis et les embarras d'une vie de plus en plus assujettie aux commandements et aux méthodes de l'étranger, des raisons plus urgentes de s'en émerveiller et de s'y distraire.

Si l'on se reporte aussi aux mémoires de l'époque, combien voit-on que nos grands-oncles étaient aimables, moqueurs, légers, galants et plaisants.

En 1866, lors de la création de la *Vie Parisienne* au Palais-Royal, il n'y avait là de véritable chanteuse que Zulma Bouffar (rôle de Gabrielle), transfuge du Théâtre Lyrique où elle avait été la Papagena de la *Flûte Enchantée*. Mais Honorine, Céline

Montaland étaient de parfaites « diseuses ». Et quant aux hommes, leur rôle musical était très réduit.

Quelle troupe! Homogène et si familière au public! Brasseur père (le Major, le Brésilien), Gil Perez (Bobinet), Priston (Gardefeu), Hyacinthe (Gondremark), et les femmes que j'ai nommées.

Quant à la pièce (que je viens de revoir, mais hélas! présentée avec le manque d'à-propos et de goût habituel aux Isola), au milieu de ses grosses bouffonneries, de ses farces carnavalesques (qui sont très loin d'être enlevées aujourd'hui avec la conviction, l'entrain irrésistible d'autrefois), que de jolis traits d'esprit, et même de psychologie! Dans la musique, quelle verve endiablée, de trouvailles rythmiques! A l'époque, Offenbach — victime de la hiérarchie des genres — ne fut pas apprécié à sa juste valeur. Aujourd'hui les plus sévères musicologues, Camille Bellaigue, par exemple (1) le tiennent pour un grand maître... dans un petit genre, — un *Mozart de l'opérette*. C'était d'ailleurs un musicien expert. S'il n'a fait que discrètement entrevoir sa science, c'était surtout pour ne pas excéder les ressources de l'orchestre et de la troupe des Variétés, du Palais-Royal, des Bouffes.

En 1866 et environ, la vie était autrement facile et gaie qu'aujourd'hui. On comptait par louis et non par billets. « L'art de rendre les hommes mécontents de leur sort » (Lichtenberg) n'était pas aussi avancé. L'ouvrier ne profitait que bien peu du droit de grève qui lui avait été octroyé en 1863. Le paysan vendait bien son blé, ses cochons. Chacun s'en tenait volontiers à son sort. Les fils de bourgeois n'avaient guère à s'inquiéter de leur destinée future. Ils n'avaient qu'à suivre, en général, la carrière ou la profession de leurs papas — sans craindre l'âpre concurrence des nouvelles couches. Et puis, ils pouvaient compter sur les rentes — petites ou grandes — placées en fonds d'Etat ou en obligations.

(1) « Parfois, sur la blague d'Allemagne la petite fleur bleue a fleuri. Elle embaume telle valse que le Weber du *Freischütz* n'aurait pas méprisée. L'allègre duo de la *Vie Parisienne* est mieux qu'un chant professionnel en l'honneur de la botte et du gant, tour à tour. Par le rythme et l'élan, il rappelle Brahms, Wagner par la poésie; la scène d'Hans Sachs et d'Eva dans les *Maîtres chanteurs* n'a rien de plus germanique que celle où la gantière émue tend au bottier un pied consentant à l'essayage et près de s'abandonner. » (Camille Bellaigue. *Etudes musicales*, 1898).

Certes, il y avait des mécontents — anciens proscrits et leurs fils, et des intellectuels qui soupiraient après « la liberté »; mais ce n'était qu'une faible minorité — et ça n'empêchait pas de s'amuser. D'ailleurs, à cette époque, l'Empire détendait ses ressorts. Les principaux critiques dramatiques étaient : P. de Saint-Victor (*la Presse*), J. Janin (*Débats*), Th. Gautier (*Moniteur*), Ch. Monselet (*Etendard*), Louis Ulbach (*Le Temps*), Sarcey (*Opinion nationale*). Dans la critique littéraire : Sainte-Beuve. Ce fut un temps de grands journalistes : Prévost-Paradol, Ed. Hervé, J.-J. Weiss. Le talent du journaliste politique ne se déploie que dans les périodes de liberté limitée, alors qu'il faut *la manière, le doigté*, — et lorsqu'on ne s'adresse qu'à un public restreint et intelligent.

Bien peu de gens discernaient les menaces qui se préparaient à l'étranger. 1866 était l'année de Sadowa. Mais les Français étaient tellement convaincus qu'ils ne feraient, le cas échéant, qu'une bouchée des Prussiens!... Les gloires du premier Empire, les victoires de Crimée, d'Italie, les avaient grisés. Notre armée était réellement superbe, — et pas seulement comme uniformes. Le Français ne pouvait supposer les déficiences du matériel, du nombre, du commandement. Puis l'exposition de 1867 fut une véritable apothéose.

On s'amusait ferme! Les plus modestes se réjouissaient d'aller voir aux Champs-Élysées défilier les beaux équipages, les grandes cocottes dont chacun savait les noms. Les petits journaux étaient pleins de chroniques boulevardières : duels, fêtes demi-mondaines, incidents de Mabille ou de Bullier, etc...

Un homme d'aujourd'hui trouverait que l'on était singulièrement dépourvu de confort : pas d'ascenseurs, pas d'électricité, pas de chauffage central, pas de salles de bains (des *tubs*), pas de téléphones, pas d'autos, de métro, etc... Mais on se passe fort bien de ce qu'on ne connaît pas. Et d'ailleurs, pour mon goût, en l'occurrence, on se passe de tout cela encore plus facilement lorsqu'on en connaît le confort tout apparent et illusoire. Ainsi, pour ne parler que de la question transports, les courses étaient beaucoup moins étendues et la circulation infiniment plus facile. Il n'y a pas si loin, pour trente sous, plus cinq sous de pourboire, on se faisait promener en

fiacre jusqu'aux portes du bois. Il y avait aussi l'impériale de l'omnibus, à trois sous.

A propos de l'interprétation à la reprise de la *Vie Parisienne* au théâtre Mogador, je prétends que M. Paul Bekker a encore raison aujourd'hui (2) :

Le secret de l'art d'Offenbach a été emporté dans la tombe avec son créateur. Et, avec la génération qui propageait dans le monde son joyeux évangile, l'art de l'interprétation offenbachique a lui aussi disparu de la terre. Nous sommes devenus plus lourds, plus matériels qu'on ne l'était à cette époque, qui savait toujours revêtir d'une forme artistique ses satires les plus effrontées, et son plus fol dévergondage.

Ces lignes étaient écrites il y a vingt ans. Combien sont-elles devenues plus vraies à notre époque hétéroclite, négroïdante !

Offenbach connaîtra un gros regain de succès quand il sera tombé dans le domaine public (3) et que des initiatives pourront s'exercer, ainsi que des artistes, en dehors de la lourde férule des financiers. La servitude générale à Mogador est trop manifeste pour qu'il soit possible d'exprimer, au détriment des acteurs, nos avis sur leur jeu sans sel, sans accent ni pittoresque. Parmi des figurants, ils sont des figurants sous l'impératif des directeurs : s'agiter sans arrêt. Au milieu de tout cela, Mme Marnac joue des gambilles à la manière de la grenouille dépouillée des laboratoires, animée sous le courant voltaïque.

Je viens de m'apercevoir que le centenaire de la naissance de l'un des auteurs de *La Vie Parisienne*, Meilhac (février 1831), n'a été nulle part — que je sache — l'objet d'une commémoration, alors que l'on commémore à satiété une foule d'auteurs qui le méritent moins. Il est le maître du « genre parisien » qui s'est continué — avec déchet (Capus, Lavedan, de Flers, etc.).

ANDRÉ ROUVEYRE.

(2) *Jacques Offenbach*. Berlin, 1909.

(3) Il est mort en 1880; mais la guerre a fait ajouter 6 ou 7 ans au délai légal de 50 ans. Et puis, Meilhac et Halévy ne sont morts, respectivement, qu'en 1897 et 1908.